

# Le Livre des Exagérations et autres Excentricités

1<sup>er</sup> mai 2016

L’auteur est fier de pouvoir présenter ici à un large public ces Exagérations et autres Excentricités déjà fameuses dans plusieurs cercles parmi les plus restreints de la société intellectuelle européenne. Il les a composées dans l’espoir qu’elles pourraient être non seulement amusantes mais aussi utiles à tous les esprits libres qu’anime l’ambition de voir plus clair et d’agir plus promptement dans ces temps troublés. Les majuscules sont parfois la dernière ressource dont dispose l’homme moderne pour s’orienter, lui que de toutes parts assaillent les pulvérisations analytiques et le *data mining* qui, à l’instar de la Mort mais dès cette vie ici-bas, égalisent et indifférencient toutes les conditions. En faisant monter en lui des visions, elles lui donnent comme dans une absolution *in extremis* les repères dont il a besoin pour conduire sa vie, et qu’il attendrait en vain des principes qui régissent de façon explicite ou implicite chacune des dimensions de la vie sociale actuelle. Le somnambulisme est aussi une prudence, les précipices qu’il permet de franchir ne sont pas moins escarpés que ceux au-dessus desquels élèvent les morales les plus aventureuses.

Le plus difficile est d’être à la hauteur du présent. C’est la tâche propre de la philosophie que de viser cette hauteur (ce que Dewey appelle la « reconstruction en philosophie »). Hegel et sa phénoménologie des multiples manières de composer avec le présent pour ne pas s’y rendre, Balzac et ses physionomies hallucinées du présent, Dewey et son insolent « Nous n’avons jamais été modernes » adressé aux sociétés démocratiques si promptes à se donner pour telles jusque dans leurs débauches les plus barbares, ce ne sont que quelques-uns parmi plus grands qui y ont travaillé. C’est aussi celle de la poésie (Cendrars) que, de ce point de vue, il n’y a pas lieu de distinguer de la philosophie. La science, la politique ou encore la religion n’ont que faire du présent. Son indifférence au présent fait la principale vertu de la science. La religion veut mourir au présent pour renaître éternellement en Dieu. Quant à la politique, tous ses efforts sont pour éviter le présent, s’en extraire comme d’un cauchemar, quitte à donner pour cela dans tous les stupéfiants identitaires (ses « voies de misère » eût dit Balzac). Le pâle présent que se donnent à très bon compte les sociétés démocratiques connectées, d’où l’Histoire a été savamment congédiée (« forclore ») comme au terme d’une très hygiénique entreprise, n’en est pas un. C’est un présent qui, dans sa dégra-

dation spatiale, confine à l'immobilité (Gracq, Debord). Il y a longtemps que les guerres ne font plus l'Histoire. C'est l'une des réussites les plus éclatantes des sociétés démocratiques connectées, l'une de celles dont elles sont les plus fières, que de pouvoir désormais se livrer en toute impunité à des guerres féroces qui, loin de mobiliser l'Histoire, œuvre à la poursuite de son endiguement. En fait de guerres des opérations de police.

Que veut dire « être à la hauteur du présent » ? En premier lieu ne pas donner dans les divers stupéfiants qui permettent de l'éviter en se donnant un présent à bon compte. Parmi les stupéfiants contemporains le stupéfiant identitaire et le stupéfiant consumériste sont particulièrement prisés. Plus redoutables car à la fois plus répandus et plus sophistiqués sont toutefois le stupéfiant technologique et plus encore le stupéfiant légaliste. Du premier ses adeptes retirent un immense sentiment de supériorité, celui de faire corps avec le présent au moyen de certains équipements massivement disponibles sur le marché. Quant au second il est peut-être le genre dont les autres ne sont que des espèces. Car tout évitement du présent consiste à lui opposer certaines lois qui pour ainsi dire l'enjambent. Dans les sociétés primitives comme dans les sociétés démocratiques connectées, la Loi n'a d'autre fonction que de conjurer le Présent. Conjuraison dans laquelle la science ne donne pas. La science ne connaît pas de lois mais seulement des hypothèses et des dispositifs expérimentaux qui permettent de les éprouver.

On répond à un sociologisme par un autre. Plutôt que de réfuter une thèse, on révèle la sociologie du milieu qui la produit. Le canular a ici une vertu économique. Révélateur instantané, il permet de se passer d'une étude sociologique fouillée. Un milieu prend au sérieux un canular, il n'est donc pas sérieux et les thèses qui le peuplent ne le sont pas davantage. Le scandale initial est lui-même sociologique puisqu'il réagit à une présence médiatiquement appuyée. Des intellectuels qui ont quitté la société pour entrer dans la carrière académique en viennent à déplorer que cette même société leur en préfère d'autres qui ne l'ont pas quittée. Leur droit d'entrée académique ils l'ont payé en se rendant à l'injonction interdisciplinaire qui leur permet de profiter à bon compte d'une très allusive proximité avec la science. Ils veulent la voie royale barrée par Archimède que pressait pourtant Alexandre. Comme les adeptes du stupéfiant identitaire avec celle de la culture nationale, ils réclament leur part *gratis* de la majesté de la science. Ils font des pieds et des mains, ils donnent du coude et du genou, pour se montrer, sinon indispensables, du moins intéressants au jugement de la science. En pure perte. Ils sont les demi-habiles qui tentent de s'interposer toujours *in extremis* entre la société qu'ils appellent le « public », et la science. En imposer au public est leur unique ambition. La mise en spectacle de la science leur unique ressource. Ces purs représentants de l'âge scolastique ne détestent rien comme la recherche de la vérité ou celle de la justice.

Berlin évite les mouvements qui pourraient la déclarer. Donnez-lui le ciel de Tempelhof à bâtir. Elle déclinera l'invitation d'un revers démocratique formellement impeccable.

Les hommes sont fils de leur temps plus que de leurs pères (Debord).

La façon la plus sûre de préserver une ruine c'est de l'enfouir (Simon Drevet).

Convoqué et interrogé, Berlin comme un seul homme a répondu : « Ne bâtissez pas le ciel de Tempelhof, vous pourriez faire revenir l'Histoire et ses furieuses monumentalités ! Le ciel doit continuer de s'y poser librement, abstraitement, afin que chacun\_e puisse s'y détacher selon la forme exquise de son développement ! Berlin doit rester l'écran limpide et transparent sur lequel s'affiche en des blocs colorés le programme de l'hédonisme contemporain ! » En fait de monumentalités il se pourrait bien que l'Histoire soit en train de faire son retour dans la Hauptstadt überhaupt mais cette fois par la petite porte. Ce sont les réfugiés qui, depuis plusieurs mois, sur des embarcations trop rapiécées pour faire enfler sous elles les eaux historiques, enfoncent pourtant la forteresse Europe. Il est tentant de voir dans la sentimentalité éloquente étalée dans les gares à l'accueil des premiers trains de réfugiés l'expression, maquillée de justesse, de la peur panique devant le retour inopiné de l'Histoire sans ses grandes pompes, sans ses grandes orgues. Tous ces réfugiés pris dans les bras, dûment munis et conduits dès leur descente de train, avaient tout l'air d'une foule sur laquelle par précaution les rétiaires jettent leurs filets. En fait de ciel qui devait se poser à Schönefeld pour l'apothéose de l'Allemagne de la Chancelière portée aux nues par tous les peuples assemblés sous la protection de la forteresse Europe, de très humbles déplacements par voie de terre et de mer qui suffirent pourtant à déclencher la plus grande débandade de gouvernements que l'Histoire ait jamais connue. Du jour au lendemain le moindre arpent de terre non construit devint une menace. L'Histoire pouvait venir y prendre ses nouveaux quartiers sous la forme peu alléchante de foyers de réfugiés. Même Tempelhof que soudain son enceinte sacrée ne protégeait plus ! Ils attendaient un messie en majesté, ils ne reconnurent pas le dépenaillé qui leur venait ... Depuis la forteresse Europe donne dans un pragmatisme en désordre. Enfoncée par les colonnes épuisées qui lui arrivent par le sud, elle se recompose ici et là en une multitude de forteresses locales et les frontières, crêtes fanées de l'Histoire, retrouvent de leur superbe. Les beaux esprits scolastiques poussent un instant un ouf de soulagement. Ce sont pourtant eux qui avaient prié l'Histoire, cette mal-apprise, cette vieillerie déguenillée aux forts relents d'alcool et de sang, de bien vouloir sortir. Certes, elle avait fait le ménage qu'on avait attendu d'elle. Elle avait fini par apprendre aux hommes l'humilité, la résignation. Elle leur avait inculqué les antiques vertus et la supériorité de la virile anhistoricité. Maintenant on pouvait continuer sans elle, le Marché pouvait prendre la suite. En fait de Marché, la foire des petites manies, des petites manières, des petits devenirs, des petites expertises, qui pouvaient enfin se cultiver librement au grand air puisque l'Histoire, cette grande élagueuse, n'était plus là pour les couper court. Jamais on ne vit foule plus pressée de petits marquis paradant dans les rues et sur les écrans. Leurs rubans prenaient toutes les couleurs. C'était charmant, vraiment. L'esprit scolastique avait de beaux jours devant lui. Sans l'Histoire pour le mettre en coupes réglées, il put donner dans toutes les excentricités logiques, physiques, morales.

Il sentit ses forces lui revenir, d'autres qui n'avaient jamais été les siennes venir en appoint, et dans son nouvel aplomb il déclara la guerre à la science et à la poésie. L'espace fut déclaré vaincu, le temps n'en avait plus pour longtemps. L'Internet propagea comme un nouvel éther le nouvel ordre. Plus contrainte par rien, la sentimentalité fit des ravages. Le terrorisme fut la parade pour prévenir l'ennui qui sous des cieux aussi radieux ne devait pas manquer de s'annoncer un jour. L'esprit scolastique y trouva l'occasion de nouvelles excentricités dans un surplace sûr. Il en voulut à mort à la science et à la poésie de ne pas donner avec lui dans la tempête sentimentale qu'il faisait souffler. Mais pendant ce temps-là l'Histoire rassemblait peu à peu ses tristes troupes aux abords de la forteresse Europe. Les marquis, assurés de sa protection, ne sentirent rien venir. Trop amoureux d'eux-mêmes, eux qui ne rencontraient qu'eux dans le temps et l'espace abolis, trop occupés à se compter et à s'édifier dans le réel et le virtuel télescopés, avatars d'eux-mêmes, ils ne prêtèrent d'abord aucune attention aux premières secousses. Les franges les plus simples des foules scolastiques, quoique dûment équipées, après une brève stupeur prirent sur elles de se porter à la rencontre de la Furieuse qui leur revenait, mais ô combien chargées d'acrimonies, comme un tranchant boomerang. Ce furent donc dans les gares des embrassades très sentimentales, très immobilisantes, très documentées aussi. L'Histoire voulut bien jouer la comédie qu'on lui demandait. Elle se laissa prendre comme la femme qu'on voulait qu'elle fût. Puis, un peu rassurés, les petits marquis se jetèrent à corps perdu sur des problèmes de logistique et d'organisation. C'était à qui mettrait le premier l'Histoire en formule. Mais il était dit que l'Histoire voulait sa revanche sur les entrechats de l'Administration.